

LE CLANDESTIN

ROBERT SHECKLEY

Je me rendis en voiture à Mars-Port quelques heures après l'atterrissage de la fusée en provenance, de la Terre. Il y avait à bord des forêts à tête de diamant que j'avais commandés depuis plus d'un an. Je 'tenais à en prendre livraison avant que quelqu'un d'autre s'en empare. Je ne veux pas dire par là qu'il y ait parmi nous des voleurs. Nous sommes tous, sur Mars, des gens bien élevés, des hommes de science. Mais il est difficile de s'y procurer le nécessaire, et la « réquisition d'urgence » est la façon élégante qu'ont les scientifiques de voler ce dont ils ont besoin.

J'étais en train de charger tranquillement les forêts dans ma Jeep lorsque Carson, de la section minière, arriva en brandissant une formule de réquisition d'urgence. J'avais prévu le coup en me faisant délivrer un ordre de priorité.

Carson se montra si gentil, que je lui fis cadeau de trois forêts. Il partit en pétaradant sur son scooter. Je m'approchai de la fusée terrestre, histoire de voir de près un petit problème qui m'intéressait particulièrement.

C'est alors que je repérai le clandestin.

Debout près de la fusée, il contemplait avec des yeux grands comme des soucoupes le sable rouge, les aires calcinées par les atterrissages, les bâtisses de l'aéroport.

Tout, dans son attitude, voulait dire : « Mars... Ça alors !!! ».

Je grommelai intérieurement. J'avais déjà plus de boulot à accomplir, ce jour-là, que je ne pouvais en abattre en un mois. Burke, le directeur, en un moment de distraction, m'avait dit : « Tully, vous savez vous y prendre avec les gens. Vous les comprenez. Ils vous aiment bien. En conséquence, je vous nomme chef de la sûreté de Mars ».

Autrement dit, c'était à moi de m'occuper des clandestins.

Celui-ci pouvait avoir une vingtaine d'années. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et n'avait guère qu'une centaine de livres de chair mal nourrie sur les os. Son nez prenait de beaux reflets rougeoyants sous le climat bienfaisant de Mars. Il avait de grandes mains maladroites, des pieds immenses, et suffoquait comme un poisson hors de l'eau dans notre atmosphère vivifiante. Evidemment, il n'avait pas de masque respiratoire. Les clandestins n'en ont jamais.

Je m'approchai de lui et lui dis :

- Alors, ça vous plaît ?
- Vingt dieux !
- Drôle de sensation, hein, de se retrouver les deux pieds sur une authentique planète étrangère ?
- Vous parlez ! souffla le clandestin.

Son teint tournait au bleuté, par manque d'oxygène, à part le bout de son nez. Je décidai de le laisser souffrir encore un moment.

- Alors, on s'est embarqué clandestinement sur le cargo ? On a resquillé un passage jusqu'à l'enchanteresse planète Mars ?

- Vous... vous auriez tort de me considérer comme un véritable passager clandestin. J'ai... j'ai...
- ...corrompu le capitaine, achevai-je à sa place.
Il commençait à vaciller sur ses minces et longues jambes. Je pris mon masque de rechange et le lui collai sur le nez.
- Par ici, resquilleur ! lui dis-je. Je vais te donner quelque chose à manger. Et après, nous aurons tous les deux un petit entretien tout *ce* qu'il y a de sérieux.
Je lui tins le bras en me dirigeant vers le mess, car il roulait tellement des yeux qu'il risquait de buter sur quelque chose et de faire du dégât. Une fois à l'intérieur, je réglai la pression atmosphérique et lui fis cuire une côtelette de porc et des haricots. Il engloutit le tout, puis se renversa béatement sur sa chaise en souriant d'une oreille à l'autre.
- Je m'appelle Johnny Franklin, confia-t-il. Mars ! Je n'arrive pas à croire que j'y suis !

Tous les clandestins disent la même chose, du moins ceux qui survivent au voyage. Sur les dix ou douze qui tentent le coup chaque année, il n'y en a guère qu'un ou deux qui arrivent vivants. Ils sont fous à lier pour la plupart. Et ils parviennent à se glisser à bord des cargos en dépit de toutes les précautions.

La fusée décolle avec une accélération d'à peu près vingt gravités. A une vitesse pareille, privé du système de protection, le clandestin est aplati comme une punaise. S'il survit à cette épreuve, les radiations l'achèvent. Ou il meurt asphyxié dans la cale avant de pouvoir se traîner jusqu'au poste de pilotage. Nous avons même un cimetière spécial, exclusivement réservé aux clandestins. Il y en a quand même quelques-uns qui s'en sortent et qui débarquent sur Mars, pleins d'espoir, avec des étoiles pleins les yeux.

Je suis le « type » chargé de leur ôter leurs illusions. L'éteigneur d'étoiles...

- Qu'est ce que tu es venu faire sur Mars ? » lui demandai-je.
- Je vais vous le dire. Sur la Terre, il faut être comme les autres. Il faut penser comme tout le monde, agir comme tout le monde. Sinon on vous enferme.
Je fis un signe affirmatif. La Terre était enfin stabilisée, pour la première fois dans l'Histoire. Paix mondiale, gouvernement mondial, prospérité universelle. Les autorités tenaient à ce que ça dure. Personnellement, j'estime qu'elles allaient un peu loin en supprimant tout individualisme, même le plus innocent. Mais, je n'ai pas droit à la parole. La situation se détendra sans doute dans une centaine d'années. Ce qui ne consolera pas le candidat à la resquille qui a la malchance de vivre en ce moment.
- Alors, tu as éprouvé le besoin de changer d'horizon ?
- Oui, monsieur. J'espère que cela ne vous semblera pas trop banal. Mais je veux être un pionnier. Peu m'importe la difficulté: je veux travailler ! Laissez-moi rester, et vous verrez. Je vous en supplie, monsieur ! Je travaillerai si dur...
- A quoi faire ?
- Comment ? Il eut l'air ahuri. Mais... n'importe quoi.
- Quelles sont tes capacités ? Evidemment, nous aurions du travail pour un bon spécialiste en chimie inorganique. Serais-tu par hasard qualifié ?
- Non, monsieur.

Ce n'était pas drôle, mais il fallait bien que je lui fasse voir la dure, la décevante vérité, comme aux autres.

- Donc, ton rayon n'est pas la chimie, continuai-je. Il y aurait peut-être une place pour un, géologue de première force. Ou pour un statisticien.
- Je crains...
- Dis-moi, Franklin, qu'est-ce que tu as comme diplômes ?
- Rien, monsieur.
- Pas le moindre doctorat ? Pas la moindre licence ? Pas même un petit baccalauréat ?
- Non, monsieur, répondit Franklin, l'air malheureux. Je ne suis même pas allé au bout de mes études secondaires.
- Alors, qu'est-ce que tu crois faire ici ?
- Eh bien ! monsieur, j'ai lu quelque part que votre Organisation est éparpillée sur toute la planète. Je pensais que, par exemple, je pourrais peut-être servir de messager entre les différents *services* du Plan Martien. Je connais aussi la menuiserie et la plomberieet... Enfin, il doit bien y avoir du travail pour un homme comme moi...

Je lui versai une seconde tasse de café, et il me regarda de ses grands yeux implorants. A ce point de la conversation, les clandestins ont toujours cette expression-là. Ils se figurent que Mars est semblable à l'Alaska vers 1970 ; ou à l'Antarctique vers l'an 2000 : un territoire-frontière ouvert à tous les hommes courageux et décidés. Mais Mars, ce n'est pas un territoire ouvert : c'est une impasse.

- Franklin, lui dis-je, sais-tu que le Plan Martien ne fait pas ses frais, et ne les fera peut-être jamais ? Sais-tu que le Plan doit dépenser cinquante mille dollars par an pour chaque homme qu'il emploie ? Crois-tu avoir assez de valeur pour toucher un salaire de cinquante mille dollars par an ?
- Je ne mangerai pas beaucoup. Et une fois que je serai bien au courant, je...
- Et sais-tu qu'il n'y a pas un seul homme sur Mars qui n'ait au moins un doctorat ?
- Je l'ignorais...

Les clandestins ne savent jamais rien... C'est à moi de les renseigner. J'expliquai donc à Franklin que tous nos savants distingués occupaient leurs loisirs à des travaux de menuiserie, de plomberie, de cuisine, de ménage. Ce n'était pas du travail 'figolé, mais cela suffisait largement. Le fait est qu'il n'y a pas un seul ouvrier non spécialisé sur Mars. Nous ne pouvons pas nous offrir ce luxe.

Je croyais qu'il allait éclater en sanglots, mais il parvint cependant à se contenir.

Il examina pensivement la pièce, regardant tous les détails de notre pauvre mess. Pour être martien, c'était martien !

- Viens, lui dis-je. Je vais te trouver un lit. Demain, nous nous débrouillerons pour ton retour sur la Terre. Ne fais pas cette tête-là ! Tu pourras toujours dire que tu as vu Mars.
- Oui, monsieur. (Il se leva d'un air las). Mais, monsieur, je ne retournerai pas sur la Terre.

A quoi bon discuter ? La plupart des clandestins ont une grande gueule. Comment me serai-je douté de ce que celui-ci avait en tête ? Après avoir installé

Franklin, je retournai dans mon laboratoire et accomplis quelques heures de travail indispensable. Puis je tombai au lit, totalement épuisé.

Le lendemain matin, je voulus aller éveiller Franklin. Il n'était pas dans son lit. Je pensai immédiatement à un sabotage possible. Qui sait de quoi est capable un pionnier contrarié ! Il serait fichu de retirer quelques bielles de la pile, ou de déboucher les réservoirs de carburant. Un peu 'affolé, je partis à sa recherche à travers le camp et je finis par le trouver sur le chantier du laboratoire spectroscopique. Ce laboratoire n'était guère destiné qu'à occuper nos loisirs. Dès que l'un d'entre nous disposait d'un moment, il plaçait quelques briques, sciait un plateau de table ou vissait des gonds sur une porte. Il nous était impossible de nous absenter de nos travaux essentiels suffisamment longtemps pour mettre vraiment le labo en état.

Franklin en avait fait davantage en quelques heures que nous tous en plusieurs mois. C'était vraiment un bon menuisier et il travaillait comme s'il avait tous les diables à ses trousses.

- Franklin !

- Oui, monsieur.

Il se hâta de venir près de moi.

- Je tenais à vous montrer ce que je sais faire, pour que vous me gardiez. Accordez-moi encore quelques heures, et vous aurez un toit Et si personne n'a besoin de ces bouts de tuyau, toute la plomberie sera en place avant demain.

C'était certainement un excellent ouvrier. Exactement le genre d'homme qu'il fallait sur Mars. En toute équité, j'aurais dû lui taper sur l'épaule et le féliciter par ces mots : « Mon petit gars, les études ce n'est pas tout. Tu peux rester ici. Nous avons besoin de toi. »

Sincèrement, c'est ce que j'avais envie de lui dire. Mais je ne le pouvais pas. L'histoire du petit gars qui arrive sur Mars et qui réussit, ça n'existe pas. Les clandestins n'ont pas la moindre chance de succès. Nous, les savants, nous pouvons à la rigueur scier des planches et plomber des tuyaux, si décevant que soit le résultat. Mais nous ne pouvons pas nous offrir du personnel hautement qualifié pour ces menus travaux manuels.

- Pourquoi me rendre la tâche plus difficile Franklin ? J'ai le cœur tendre. Tu m'as convaincu. Mais je ne peux rien contre le règlement. Il faut que tu repartes.

- Je ne peux pas, dit-il à voix basse.

- Pourquoi ?

- Si je rentre, on me boucle.

- C'est bon ! Raconte-moi ton histoire. Mais qu'elle soit courte!

- Bien, monsieur. Comme je vous l'ai déjà dit, sur la Terre, il faut agir et penser comme tout le monde. Ça n'a pas trop mal marché jusqu'au moment où j'ai découvert la Vérité.

- Quoi ?

- La Vérité ! affirma fièrement Franklin. Je l'ai trouvée par hasard, mais c'était, en réalité, très simple. Si simple que je l'ai enseignée à ma soeur. Du moment qu'elle a compris, n'importe qui. peut comprendre. Alors j'ai voulu l'enseigner à tout le monde.

- Eh bien ! tout le monde s'est fâché. On m'a dit que j'étais fou, que je ferais mieux de me taire. Mais je ne pouvais pas, monsieur Tully, parce que c'était la Vérité. Ils ont voulu m'enfermer, et c'est pourquoi je me suis sauvé sur Mars.

« C'est le bouquet ! songeai-je. Il ne nous manquait plus qu'un Franklin, un fanatique du bon vieux temps qui viendrait nous évangéliser, nous autres les savants endurcis! « Tout à fait ce qu'il me fallait, personnellement. Maintenant, si je le renvoyais sur la Terre —en prison ou à l'asile, — j'en aurais des remords pour le restant de mes jours !

- Et ce n'est pas tout, reprit-il.
 - Votre histoire n'est pas encore assez pathétique ?
 - Il y a une suite, monsieur.
 - Je vous écoute, soupirai-je.
 - Ils sont également aux trousseaux de ma soeur. Après avoir compris la Vérité, elle a été aussi impatiente de la répandre que moi-même. C'est la Vérité vraie, voyez-vous. Alors, elle doit se cacher jusqu'à... jusqu'à... (Il s'essuya le nez et avala sa salive). J'espérais vous prouver combien je vous serais utile sur Mars et qu'ensuite ma soeur pourrait venir me rejoindre, et...
 - Ça suffit ! lui dis-je.
 - Bien, monsieur.
 - Je ne veux pas en entendre davantage. Je ne t'ai que trop écouté.
 - vous que je vous expose la Vérité ? demanda-t-il très sérieusement. Je pourrais vous expliquer...
 - Plus un mot !
 - Bien, monsieur.
 - Franklin, je ne peux absolument rien pour toi. Tu n'as pas les qualifications requises. Je ne suis pas autorisé à te permettre de rester ici. Mais je vais faire la seule chose qui soit en mon pouvoir : je parlerai de toi au directeur.
 - Oh ! Merci mille fois, monsieur Tully, Vous pourriez lui expliquer que je ne suis pas encore complètement remis de mon voyage... Une fois que j'aurai repris toutes mes forces, eh bien ! vous verrez...
 - C'est bon, c'est bon.
- Je m'éloignai rapidement.

Le directeur me regardait comme si j'étais devenu fou.

- Voyons ! Tully : vous connaissez le règlement ? me dit-il.
- D'accord ! Mais il pourrait vraiment nous être utile. Et il me répugne de le renvoyer à la police de la Terre.
- Cinquante mille dollars pour entretenir un homme sur Mars ! Pensez-vous qu'il vaille un tel salaire ?
- Je sais, je sais. Mais il est tellement pitoyable, tellement sérieux, et nous pourrions l'utiliser...
- Tous les clandestins sont pitoyables.
- Ouais. Après tout, ce sont des êtres inférieurs, nullement comparables à nous autres, savants ! D'accord ! il repart.
- Et, me dit calmement le directeur, je pressens que cette histoire créera un malaise entre nous. En conséquence, je vous laisse le soin de décider. Vous savez que nous recevons chaque année près de dix mille demandes d'emploi pour le Plan

Martien. Nous refusons des gens plus qualifiés que nous-mêmes. Des jeunes travaillent pendant des années dans les universités en vue d'être embauchés ici, pour, finalement, trouver la place déjà prise. En tenant compte de tout cela, estimez-vous encore que Franklin doit rester ?

- Je... je... Bon Dieu ! si vous présentez la question sous cet angle...
J'étais encore irrité.
- Y a-t-il une autre façon de la présenter ?
- Bien sûr que non.
- La situation est toujours pénible lorsqu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. La Terre a besoin d'un nouveau territoire d'expansion. J'aimerais ouvrir Mars tout entier à la colonisation. Cela arrivera un jour. Mais, avant, il faut que le Plain devienne rentable, que nous subvenions nous-mêmes à tous nos besoins.
- D'accord ! Je vais m'occuper du retour de notre jeune clandestin.

Franklin travaillait à la toiture du labo. Un seul regard lui suffit pour deviner la réponse que je lui apportais. Je sautai dans ma Jeep et me rendis à Mars-Port. J'avais quelques mots à dire au capitaine du cargo qui avait laissé Franklin se glisser à son bord. C'était trop fréquent. Ce petit plaisantin allait devoir ramener Franklin sur la Terre. La fusée était dans la fosse de départ, le nez pointé vers le ciel. Clarkson, notre spécialiste des machines atomiques, faisait les préparatifs d'envol.

- Où est le capitaine de ce tacot ? lui demandai-je.
- Il n'y a pas de capitaine, me dit Clarkson. C'est un modèle télécommandé, par radio. Mon estomac se contracta.
- Pas de capitaine ?
- Non.
- Pas d'équipage ?
- Voyons ! pas sur un télécommandé. Vous le savez bien, Tully.
- Alors, dis-je vivement, il n'y a pas d'oxygène à bord ?
- Bien, sûr que non !
- Et pas d'écran contre la radioactivité ?
- Exact.
- Clarkson me regardait d'un air bizarre.
- Et pas d'isolant ?
- Juste ce qu'il faut pour empêcher la coque de fondre.
- Je suppose que la fusée a pris le départ à l'accélération maximum ? Trente-cinq gravités, à peu près ?
- Naturellement. C'est la technique la plus économique lorsqu'il n'y a pas d'humains à bord. Qu'est-ce qui vous prend ?
- Sans lui répondre, je sautai dans la Jeep et fonçai vers le laboratoire spectroscopique. Mon estomac s'était décontracté. Mais J'avais le cerveau en ébullition. Un être humain ne pouvait pas avoir survécu à un tel voyage. Il n'aurait pas eu une seule chance. Pas une chance sur dix milliards. C'était physiquement impossible.

Quand j'arrivai au labo, Franklin avait terminé la toiture et s'affairait à assembler des tuyaux. C'était l'heure du déjeuner, et plusieurs hommes du service minier lui donnaient un coup de main.

- Franklin ! appelai-je. Franklin, es-tu venu à bord du cargo ?

- Mais non, monsieur. Je voulais vous dire que je n'avais pas du tout circonvenu le capitaine, mais vous m'avez interrompu...
- Dans ce cas, repris-je très lentement, par quel moyen es-tu venu?
En utilisant la Vérité ?
- Pourrais-tu me faire une démonstration ?
Franklin prit le temps de réfléchir.
- Le voyage m'a vraiment épuisé, monsieur Tully, dit-il, mais je pense que c'est possible.
Je restai figé sur place, alignant les paupières. Puis, un homme des mines montra le ciel. Franklin était là-haut. Il planait à une centaine de mètres d'altitude. Un instant après, il, était revenu à mes côtés, le nez pincé et rougi par le froid.
- De l'autotéléportation instantanée ! Quelle histoire !
- C'est ça, ta Vérité ? lui de-mandai-je.
Oui, monsieur. C'est une façon différente de concevoir l'univers. Une fois qu'on voit -- qu'on voit *réellement* — on peut faire des tas .de choses. Mais sur la Terre, on a prétendu que c'était une.., une hallucination, et on m'a dit de cesser d'hypnotiser les gens. Sinon...
- Tu es capable d'enseigner ta méthode ?
- Naturellement, mais cela peut demander .un certain temps.
- Aucune importance. Je crois que nous pouvons nous permettre d'attendre un peu. J'en suis même certain. Oui, à bien réfléchir, un bon bout de temps passé à apprendre la Vérité, ce ne serait peut-être pas du temps perdu. Ce serait même très profitable...
J'aurais continué, pendant un bon moment, de bafouiller si Franklin ne m'avait interrompu :
- Monsieur Tully, voulez-vous dire que je peux rester ?
- Tu peux rester, Franklin. Ou plus exactement: si tu essaies de partir, je t'abats sur place !
- Oh ! merci, monsieur. Et ma soeur ? Peut-elle venir ?
- Mais bien sûr ! Comment donc ! Qu'elle vienne, dès qu'elle...
J'entendis un cri de surprise poussé par les gens des mines. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque. Je me retournai lentement.
J'avais devant moi une grande fille, bien en .chair, qui ouvrait des yeux grands comme des soucoupes. Elle regardait autour d'elle, comme une somnambule, en murmurant :
- Mars ! Ça, alors !
Puis elle se tourna vers moi, toute rougissante.
- Je vous demande pardon, monsieur, d'avoir écouté votre conversation...